

L'UTILISATION

DES

INSTINCTS

PAR LE

D^r FOVEAU DE COURMELLES

Président de la *Société des Gens de Science*,
Vice-Président de la *Société Française d'Hygiène* et de l'*Association*
des Membres de l'*Enseignement*.



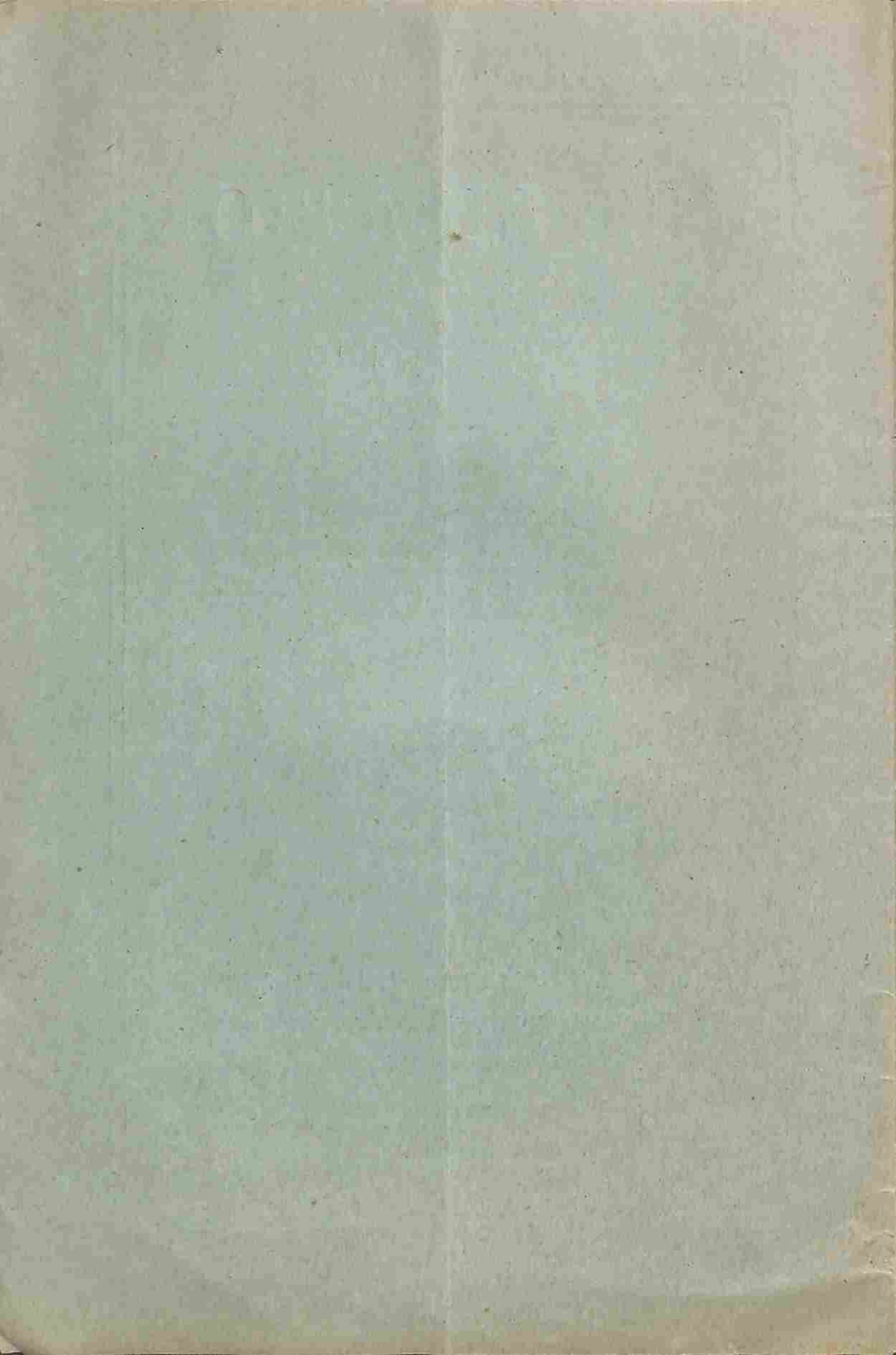
EXTRAIT DES « ANNALES DE MÉDECINE ET CHIRURGIE INFANTILES »

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DU D^r E. PÉRIER

71, AVENUE D'ANTIN, 71

PARIS

1903



L'UTILISATION DES INSTINCTS

Instincts et solidarité. — Morale de l'intérêt collectif. — L'empreinte. — La psychothérapie. — La paresse. — L'envie. — La gourmandise. — La luxure. — La colère. — L'avarice. — L'orgueil. — Tendances instinctives.

Les instincts de l'enfant, souples et malléables, ne sont souvent que le reflet de son état de santé physique, et doivent arrêter le médecin.

La morale, a-t-on dit souvent, dépend des milieux sociaux et des latitudes. Nous ne le croyons pas. Les sciences biologiques nous enseignent déjà les lois de l'épanouissement des êtres et de leur intérêt réciproque. Elle nous montre des êtres peu élevés en organisation, les cœlentérés, socialistes idéaux, où l'union la plus parfaite règne, où chacun accomplit ses fonctions : qui de manger, qui de boire, et ces êtres agrégés, en colonies immenses, arrivent à former les îles coralliaires que le vent et l'oiseau fécondent et qui abritent ensuite l'homme. Les fourmis, les abeilles, sont des républiques modèles et travailleuses. Merveilleux résultat de la solidarité et du temps !...

Les êtres, même épars, sont soumis aux mêmes lois et ont des fonctions relativement semblables dans l'ensemble. L'homme n'y échappe pas. Mais son instinct annihilé, compliqué par la civilisation, ne lui enseigne que peu ou point la morale ; il est simplement apte à la comprendre rapidement ; aussi doit-on la lui inculquer dès la plus tendre enfance.

Les parents qui oublient cette tâche en seront les premières victimes. Souvent « leur enfant tournera mal », et l'on conçoit de suite une solidarité étroite entre les parents et les enfants, les principes s'étendent. Une nation est divisée quand ses enfants ne s'entendent point. Le mal d'aujourd'hui prépare les revanches malheureuses du lendemain...

La morale utilitaire, humaine, la seule que nous voulions traiter ici, peut tenir dans l'*affection*, l'amour, la sympathie, qui sont

inhérents à la nature humaine, et dans l'*utilisation* de nos instincts, les sept péchés capitaux des catéchismes. Tout en dérive ou y retourne. Il y a là de merveilleux éléments de pédagogie qu'on ne sait pas utiliser. C'est la morale de l'intérêt que même certains théologiens, éducateurs de l'heure présente, utilisent. Mais l'intérêt ne doit pas s'appliquer au seul individu, comme on le croit communément, car son intérêt dans la société où il vit ne peut s'exercer qu'à la condition de ne pas léser celui du voisin, sinon les représailles s'exercent par l'être lésé ou par la société qui prend en main sa défense. L'idée de la morale de l'intérêt paraît trop simple *a priori*, et il est évident que le plus souvent les idées trop simples sont fausses. La nature est éminemment compliquée, la texture physique ou morale de l'homme l'est de même, et sa morale doit avoir divers mobiles. Nous n'en prenons qu'un seul, nous préférons encore cette morale à l'absence de morale si communément à la mode aujourd'hui. La morale de l'intérêt de l'homme en société est donc complexe ; justement par ses rapports intimes avec les morales du voisin, de la famille, du milieu, qui se touchent et s'enchevêtrent, et qui, pour le bon fonctionnement des institutions et des lois, doivent cependant se fusionner en un ensemble possible et harmonieux. On avait donc confondu jadis, il faut y insister, l'intérêt de l'homme sauvage et de l'homme en société, en oubliant, dans ce dernier cas, les services qu'en reçoit l'individu et pour lesquels il doit un échange de bons procédés... sinon, on s'en débarrasse, on le fuit, on ne lui donne nul travail, on l'emprisonne, on le tue... suivant ses méfaits. Les Anglais, gens pratiques, utilisent leurs criminels en peuplant leurs colonies, ils en font des êtres utiles et qu'un travail forcé moralise peu à peu. L'amour raisonné de soi comprend celui des êtres avec lesquels il faut vivre, on n'en tire le meilleur profit que par l'affection et des devoirs communs. Nous irons plus loin, l'individu isolé a même tout intérêt à soigner son hygiène physique, si connexe de l'hygiène morale ; quelle que soit sa force physique, il paiera bien vite les conséquences de ces excès, sera bientôt incapable de s'assurer sa propre vie qu'il trainera languissante et inerte, y tenant même parce qu'elle sera plus inutile. Les excès ne foudroient point, sinon, combien d'êtres désabusés s'y livreraient davantage ! Ils usent et tuent lentement. On se sent alors à charge à soi et aux autres, un fardeau pour la société. L'amour-propre souffre. Sauf l'inerte paresseux, le plus grand fléau de lui-même et des siens, chacun veut jouer son rôle actif dans la vie, civilisée ou non, mais sociable de l'homme, où, tous, nous avons des droits et des devoirs. Tout se tient donc et s'enchaîne.

Il faut savoir, par hygiène, limiter ses désirs, ses besoins à sa capacité personnelle ; pour cela, s'étudier et se connaître : le bonheur est en soi.

La vie est courte, bonne, avec la bonté et l'altruisme. Quelle nécessité de s'entre-déchirer et de s'entre-tuer même ! L'humanité

est fragile. L'homme dépend du moindre accident, chute dans la rue, en chemin de fer, hémorragie d'une varice cérébrale, insoupçonnée, et l'être brillant, actif, est une loque humaine, à la charge de la société. S'il a été utile et bon, on l'aide, on l'aime encore, on le guérit, on le soulage. Tout n'est pas qu'ingratitude. La solidarité s'implante de plus en plus.

Tout retentit et agit à distance, qu'il s'agisse de l'individu, des sociétés, des nations. C'est la pierre qui, jetée dans l'eau, fait des ronds, des cercles concentriques à l'infini... Tout ceci est à préciser, d'autant plus que la morale civique entre dans les récents programmes universitaires.

*
**

Avec des images, des accidents et des faits vus dans la nature, dans la vie courante, l'enfant dont on éveille l'attention comprendra l'enchaînement inéluctable des êtres et de leurs actes. Il faut tirer parti de tout fait qui le frappe, — et l'enfant est curieux de sa nature, — en le lui expliquant, et jamais on ne le lui expliquera trop tôt, car il faut lui répéter sans cesse tout enseignement ; n'est-ce d'ailleurs pas pour cela que nos impressions de l'enfance sont les plus durables, parce que souvent très répétées, abstraction faite de certaines émotions intenses qui restent toujours en notre souvenir, quel que soit l'âge ? On ne retient bien, on n'assimile, on ne fait sien, que ce que l'on comprend bien, et voit ou entend fréquemment. Il ne faut pas craindre de paraître radoter, en se répétant : c'est nécessaire, indispensable. C'est ce que l'on appelle l'*empreinte*, le cachet indélébile de l'éducation. Si l'on songe que les parents n'ont que le temps libre de l'enfant et le leur, quand ils ont chez eux cette jeune, malléable et souple intelligence, pour tous ces enseignements si négligés à l'école, on constate que le temps est minime. Et ces leçons se font et se reçoivent sans fatigue, à bâtons rompus, au cours des promenades et des événements rencontrés.

On reproche avec raison à l'enseignement universitaire contemporain d'être inférieur, au point de vue moralisateur, à l'enseignement religieux, quel qu'il soit : catholique, protestant, israélite, bouddhiste ; mais cela tient beaucoup, il le faut répéter, à ce que nos programmes ne renferment, et encore en certaines classes, qu'une heure de morale par semaine, semblant, par ce fait même, juger indispensable et annexé l'enseignement religieux. Celui-ci est supprimé très souvent, et il ne reste à l'enfant pour connaître ses droits et ses devoirs — il se souvient facilement des premiers et oublie aisément les seconds — qu'une heure de cours par semaine. Qui songe — ainsi que CICÉRON le raconte du philosophe XANTHYPPE, à qui l'on demandait ce que l'on devait apprendre aux enfants — à leur montrer : « ce qu'ils auront à faire quand ils seront hommes » ?

Mais si l'on profitait, dans les classes, de toute chose, événement, histoire, nom de grand homme prononcé, pour faire une courte digression civique ou morale!...

Il faut *émouvoir* l'enfant, non lui faire aimer des choses abstraites, mais bien des êtres concrets, parents, oiseaux... On sauve un nid de mésanges, non parce qu'il faut respecter les oiseaux, mais parce qu'on les aime. Tout est dans l'affection, l'amour. Le devoir est doux envers qui l'on aime. On peut poser des problèmes moraux à l'enfant. Combien pourrait devenir merveilleuse et naturelle une philosophie laïque, tolérante et basée souvent sur l'amour, la réflexion, l'hygiène ! Ne peut-on demander à l'enfant comment il se conduirait en telle circonstance déterminée, une circonstance de sa vie d'enfant, bien entendu, poser la même question à ses camarades, résumer, discuter, conclure...

Puisqu'on ne le fait pas, que maîtres ou parents réforment cet actuel esprit qui veut se borner à l'instruction, souvent débilite et oppressive du cerveau, et complètent eux-mêmes ces notions non moins indispensables à l'enfant qu'à l'individu. Ne sont-elles pas aussi éducatrices, sinon plus, que l'instruction générale elle-même ? Il faut des gens dévoués autour de l'enfant, mais n'en existe-t-il plus, et les enfants ainsi élevés ne fourniront-ils pas plus tard de bénévoles ou d'administratifs et moraux instituteurs de leurs semblables, au hasard de la vie ou des circonstances ? Qui saura jamais exactement l'influence d'un bon conseil donné en un moment opportun ? toute une existence en a parfois découlé, car le cerveau était alors ouvert et réceptible. Combien forcément active la répétition, la suggestion constante à laquelle tous concordent !

*
* *

La morale ne doit nullement être négligée, il y faut insister dans l'emploi du temps des enfants, que nous voulons judicieux et rationnel. C'est elle qui forme l'homme, qui le fait se connaître et se répéter, et l'aide plus dans la vie que la seule instruction. L'hygiène scientifique et la répercussion sur nous-mêmes et sur autrui de nos tares et de nos fautes peut nous servir de base.

Ne peut-on faire dresser à l'enfant lui-même un bilan de ses actes, l'accoutumer à examiner sa conscience ? Ce n'est pas là simplement un devoir chrétien, puisque MARC-AURÈLE s'y soumettait ? Que de petits méfaits, insoupçonnés lors de leur exécution, révéleraient le soir l'enfant à lui-même et dont il verrait la noirceur ! Quels actes utiles et inaccomplis s'éclaireraient ainsi à ses yeux ! Cet examen rétrospectif, nécessaire à tout âge pour tout être vraiment moral, donnerait à l'enfant l'habitude d'une comptabilité vraiment digne et salutaire !

Mais ne demandons-nous pas l'impossible ? Il semble y avoir besoin, en nos préceptes, de se préoccuper constamment de l'enfant, lui consacrer plus que ses repos. Il n'en est rien. Il faut lais-

ser à l'enfant une liberté surveillée et l'habituer à raisonner, à interroger, à agir. Tout le monde aime les enfants. Tant de familles qui en désirent n'en ont point et qui s'en chargeraient volontiers pendant les vacances ! Le travail manuel d'ateliers ou de caravanes scolaires de cette époque pourraient en réunir. Là, l'enfant ne serait pas seul, ou livré à une famille occupée et qui le laisse vagabonder sans surveillance, affectionnée et qui le laisse faire ses caprices.

Il faut lui apprendre de bonne heure l'existence en société avec ses camarades, ayant comme eux des droits et des devoirs. L'enfant n'est pas fait en général pour vivre avec ses parents, et il ne faut exagérer nos enseignements en ne s'en séparant pas, en le faisant vivre avec des personnes âgées : il doit aussi vivre l'existence des enfants. Cet « âge sans pitié » se charge par la force de faire respecter ses droits, voire empiéter sur ceux d'autrui. Le maître, quel qu'il soit, de bonne volonté ou rétribué, doit faire réparer les injustices des plus forts.

En toute agglomération il faut un chef et une loi : nous y sommes tellement habitués, même en France, que le moindre groupement se donne un président et des statuts. Les enfants sont faciles à accoutumer à l'obéissance, on peut encore leur démontrer la nécessité par l'autorité, le raisonnement, et en prendre texte pour moraliser l'enfant. Mais il faut éviter les discussions irritantes, qui développent ou exagèrent l'esprit critique, supprimant la discipline et l'autorité si nécessaires à tout âge. Les enfants de la génération actuelle ont la maladie de leurs parents, ils parlent trop, sans respect pour rien ni personne, tranchant, discutant ; et leurs ascendants les écoutent souvent bouche bée : singuliers procédés éducateurs !

La *psychothérapie*, qui dirige et éduque la volonté, qui lui laisse le champ libre pour lui apprendre à exister, à se développer, à se fortifier en présence des difficultés, qui suggérera l'initiative infantile, ne peut guère se faire, à l'heure présente, que par les parents, les précepteurs, l'enseignement libre, alors que nul programme, nul diplôme poursuivi n'imposent une tâche à accomplir ; que les loisirs volontairement consacrés à l'éducation laissent le champ libre à l'affection intelligente et bien dirigée. Pour le choix d'un précepteur, par exemple dans les familles riches, on ne s'occupe que des diplômes, nullement de sa conduite et de sa morale ; nous avons aussi vu des familles heureuses d'inutiles diplômes conquis par leurs fils, mais combien désolées de parler une langue totalement dissemblable : tout, opinions, pensées, était devenu absolument opposé : on ne pouvait plus se voir !...

*
* *

Nous ramenons, nous avons dit, la morale utilitaire au bon emploi

des instincts, les péchés capitaux du catéchisme de l'Eglise catholique ; ils sont, selon le degré, leur infiltration dans l'organisme, des vices, des défauts, des vertus même, des maladies, ou mieux des tendances de tempéraments que l'on peut améliorer par l'éducation raisonnée de la volonté. Ils s'enchevêtrent souvent et se mélangent intimement, bien difficiles à séparer et étudier. Souvent aussi, par des soins physiques à l'individu, on les peut combattre et soigner ensemble ou séparément. Le médecin doit être, doit devenir le collaborateur indispensable de tout éducateur. Soins, éducation, instruction, doivent varier avec la nature, les aptitudes et le caractère de l'enfant.

Qu'est-ce que la *paresse*, par exemple, si préjudiciable à l'écolier, à l'enfant ? Est-on paresseux d'une façon absolue ? Non, car nous voyons même les paresseux bien portants faire une besogne quelconque, mais pas celle qui leur est recommandée. Souvent même la paresse est une maladie physique due à du lymphatisme, de la scrofule, du rachitisme, de l'anémie, de la chlorose... L'enfant ne travaille pas parce qu'il n'en a pas la force. Qu'on le soigne, qu'on le fortifie, et il apprendra facilement aussi bien la morale active que les connaissances pratiques. Un élève encore peut paraître indolent qui n'est que sourd, atteint de végétations adénoïdes ; un autre, paresseux, grincheux, qui digère mal ; un autre, sans mémoire, qui est constipé, ce qui réagit sur sa circulation cérébrale ; il en est qui déjà sont neurasthéniques, nés de mères violemment agitées pendant la gestation ou ayant eu une enfance malheureuse, et qui semblent agités et pervertis.

Le labeur peut être intéressant pour les enfants si on les raisonne, si on leur donne un appât quelconque, l'émulation ou une récompense ; sans devenir peut-être des laborieux, ils seront acceptables. Est-ce que le début de toute étude, de tout travail n'est pas ennuyeux, même pour les plus actifs ? Souvent « on ne sait par quel bout prendre sa besogne », on hésite, on tâtonne, puis un bon mouvement survient, on démarre, on part, on court... le labeur est fini ! Au paresseux, donnons ce bon mouvement, aidons-le, mettons-le en train. Dans la famille, ou en promenade, en vacances, quoi de plus facile ? Ce qui surgit est varié, on remarque les goûts de l'enfant, et on lui fait activer ses efforts dans le même sens, avec plaisir, avec ardeur... et il s'exécute parfois, en se jouant, sans se douter qu'il travaille. On le lui fait remarquer ensuite, on lui montre qu'il peut, que ce n'est rien, que telle autre besogne est moins difficile que celle accomplie si facilement l'autre jour, tout à l'heure... on la lui commence, et ainsi peu à peu on arrive. Il ne faut pas oublier que « l'oisiveté est la mère de tous les vices » et que la paresse est le pire défaut ; aussi « le doux instinct de ne rien faire quand tout s'agite autour de nous » méritait-il la place d'honneur parmi les tares morbides à combattre et à extirper inexorablement.

..

L'envie est un sentiment plutôt bas, c'est la haine du prochain heureux, sans savoir ni vouloir rechercher s'il mérite réellement son succès, sans réfléchir qu'en somme le plus souvent il ne prend rien à l'envieux. C'est un défaut enraciné qu'il est assez difficile à arracher, mais qu'il faut arracher; on peut le dévier, il faut le faire dégénérer en émulation. Ce sera alors une forme de l'orgueil, une force ici irraisonnée, mais qui peut être alors un sentiment utile. S'il y a de grandes différences intellectuelles entre l'envieux et l'envié, on fait remarquer à celui-là qu'il est plus fort ou plus habile dans telle ou telle matière de l'enseignement; que pour le reste, en voulant bien, il se rapprochera de l'autre, et qu'avec sa supériorité actuelle, cela fera une bonne moyenne. Tout en apprenant l'égalité devant le travail, devant la considération humaine, devant la loi, on démontrera combien la nature apparaît inégale; que les feuilles d'un même brin d'herbe sont dissemblables, tout en ayant un rôle égal, ou différent, mais aussi utile; qu'une montre a des rouages d'usages différents, mais cependant tous nécessaires; que chacun a sa tâche dans la société, variable avec ses goûts et ses aptitudes; qu'en certaines colonies d'animaux (coelentérés, fourmis, abeilles), les êtres ont leur travail fixé dont ils s'acquittent, que les rangs sociaux ne sont basés que sur le labeur fourni;... ainsi l'envie raisonnée, éduquée, ne deviendra qu'un prétexte à faire mieux, sans cependant avoir la fatale prétention d'égaliser qui est réellement supérieur, mais simplement de s'en approcher. On évitera ainsi le désir de paraître, qui est de l'orgueil envieux, ou le luxe du parvenu matériel ou du parvenu intellectuel, qui se prévalent d'une fortune ou d'un savoir bien récent, qui, envieux de la richesse ou du talent, essaient de les écraser. L'envie est encore de l'orgueil, puisqu'il jalouse autrui sans se rendre compte de ses mérites, et s'en croyant, en lui-même, supérieur! Maintes récompenses d'élèves suggèrent l'envie des autres. Comment l'éviter?

Voici le moyen que nous extrayons du programme d'une école libre, nouvellement créée, et que nous recommandons pour développer l'esprit de solidarité et annihiler l'envie chez les jeunes élèves; il peut s'appliquer partout:

« Nous voulons substituer à l'intérêt particulier le bien commun, aux préoccupations personnelles et à l'égoïsme le sentiment du devoir et l'esprit de solidarité. Nous évitons d'employer les moyens d'émulation, qui n'agissent d'ordinaire que sur un nombre restreint d'élèves, dont ils surexcitent la vanité, tout en provoquant la jalousie et parfois la haine chez les autres. Ces moyens n'exercent aucune influence sur les médiocres, qui ont le plus besoin de stimulant, et leur enlèvent même toute énergie, dès que l'espoir du triomphe s'est évanoui pour eux. Le désir de bien faire peut suffire comme mobile d'action, sans celui de surpasser

son voisin. Nous préférons donner libre carrière à toutes les énergies, sans consacrer officiellement le mérite, souvent relatif, de quelques individualités. Tous les bons points obtenus par les élèves studieux et réguliers sont additionnés, mais de leur somme est retranché le nombre des mauvais points mérités par les élèves paresseux et dissipés. Quand le total général obtenu à la fin de la semaine atteint le chiffre exigé, une récompense convenue d'avance est accordée à toute la communauté : ainsi s'établit une louable et généreuse émulation, et chacun cherche à faire de son mieux dans l'intérêt de tous. Les travailleurs sont bien vus par tout le monde, mais les paresseux ou les menteurs n'auraient pas beau jeu. » L'élève ment, en effet, souvent par envie, pour ne pas sembler inférieur à ses camarades, ou plus mauvais ; ici, pour-quoi mentir ? ses pairs le voient et le jugent.

L'envie — la jalousie du vulgaire — sera aussi l'esprit de critique développé. L'envieux cherche d'instinct l'infériorité de tout ce qui lui apparaît supérieur, il y cherche l'égalité avec lui-même, voire l'infériorité de qui il soumet à sa critique. Il déshabille les grands hommes et en met à nu les tares et les défauts, c'est l'actuelle histoire du génie réduit à de l'épilepsie larvée ; c'est la rage du dénigrement contemporain, c'est le suffrage universel cherchant qui le flatte et amoindrissant tout ce qui le gêne ou le domine. N'y a-t-il, en ces travers, que des excès ou des exagérations ? Que non pas ! La critique est souvent juste, et celui qui y est soumis peut, s'il n'est pas aveuglé par l'orgueil, en faire son profit, s'amender, se corriger, se perfectionner : « Malheur à qui n'a pas d'ennemi », écrivons-nous depuis longtemps. L'ennemi est un critique que l'on n'a pas toujours gagné par d'injustes ou mauvais procédés ; c'est le plus souvent un envieux, mais combien utile — non à lui-même, qui, aveuglé, ne voit pas son véritable intérêt, l'estime, l'amitié et la protection de l'envié, — mais à cet envié lui-même qui, intelligent, écoute, distingue ses tares et s'en corrige !

L'envie pondérée, dûment réglée, sous un juste et sain esprit de critique, de comparaison des œuvres, d'appréciation raisonnée d'autrui ; mais combien difficile cet équilibre, ce juste milieu ! Est-ce même nécessaire de critiquer, si ce doit être stérile et ne pas devenir le prétexte de faire mieux, et produire à coup sûr la réalisation de ce mieux ?

L'envie entre nationalités différentes apprend la haine, les cruautés de la guerre : elle est inutile pour l'enseignement du patriotisme ; on ne doit pas enseigner la haine à l'enfant, mais l'émulation et la dignité simplement.

*
**

La gourmandise se combat souvent elle-même, surtout chez l'enfant, où les organes sont encore sains, par les indigestions

vengeresses, et s'il en survient en cours de route, quelle leçon profitable peut donner le maître pour l'intéressé et ses camarades !

Dans la gourmandise rentre l'*alcoolisme*, redoutable fléau contemporain. Nous n'avons plus besoin, hélas ! comme les Spartiates, de faire s'enivrer des esclaves, les ilotes, pour en pouvoir montrer aux enfants la hideur ! Nos rues, dans les grandes villes surtout, ou le dimanche à la campagne, montrent des individus zigzaguant et tenant des propos incohérents. Les faits divers nous révèlent tous les jours des méfaits alcooliques. L'enseignement de l'antialcoolisme est malheureusement trop facile. Comme tous les enseignements moraux, il doit se faire de bonne heure : la mère, pendant la conception, pendant l'allaitement, a pu déjà contagionner son enfant, lui donner de fatales prédispositions qu'il faut combattre au plus tôt. Déjà, dans les écoles, M. GEORGES LEYGUES, ministre de l'Instruction publique, a prescrit l'instruction antialcoolique par des tableaux muraux ; mais il faut que les parents y veillent de leur côté, car c'est à la maison que l'enfant pourra commencer, en cachette, à imiter « papa », à boire les restes de petits verres. Malheureusement beaucoup de parents trouvent original, amusant, de laisser boire l'enfant « dans le verre à papa » ; que ces parents sont légers et imprudents ! Il faut donner le vin à bon escient, additionné d'eau, ou même de l'eau pure aux enfants : moins on les énerve, mieux cela vaut ; que ce soit par la suppression de jeux trop violents ou de boissons excitantes, l'enfant a assez de sa nervosité naturelle. Cependant s'il est faible, débile, un verre de bon vin après le repas est excellent, et il ne faut pas tomber dans l'exagération d'actuels buveurs d'eau qui ne jurent que par ce liquide... souvent très microbien ! L'alcoolique est le futur épileptique, cruel et assassin. La criminalité infantile, que le Dr PAUL GARNIER attribue pour la plus grande partie à l'alcoolisme, est montée de 20 en 1888 à 140 en 1900, pour les jeunes gens de 16 à 20 ans. Souvent on trouve drôle de rendre l'enfant gourmand, de le faire boire et parler ; ce sont là de sinistres plaisanteries !

*
**

La *luxure* est en réalité la perturbation des sentiments affectifs, de la sympathie ou de l'amour, selon les sexes. Les agglomérations, quels que soient l'âge ou le milieu, et qui rassemblent des êtres de moralité ou de sexes différents, y prédisposent.

La *luxure* est une simple question de surveillance, mais de surveillance de tous les instants, et il ne faut pas oublier ce précepte de J.-J. ROUSSEAU, qu'on échappe plus facilement aux autres qu'à soi-même. Des natures vicieuses peuvent déjà agir sur de pauvres enfants qui ne pensent à rien, et la tâche est constante pour l'éducateur, même en les petits espaces dont disposent les écoles et les

*

lycées, surtout en raison de ces petits espaces appelés cours et qui ne permettent pas les violents ébats et la saine fatigue physique qui calme et apaise ; elle apparait très difficile, mais non impossible ; elle doit s'exercer de toutes façons : de mauvaises et prématurées lectures peuvent être néfastes ; les grands camarades, d'allure blême et vicieuse, doivent être écartés.

La coéducation des sexes, qui d'ailleurs a lieu actuellement dans les familles nombreuses où frères et sœurs vivent ensemble, n'est pas immorale, comme on l'a prétendu, et les pauvres enfants pourraient être instruits ensemble ; ne le sont-ils pas encore dans les petites communes où un seul instituteur ou une seule institutrice apprend à lire et à écrire en même temps aux garçons et aux filles ? Est-ce qu'encore dans les familles pauvres, les aînés ne soignent pas les plus petits, quels que soient leurs sexes respectifs ? Est-ce que les Américains comprennent nos séparations et s'en trouvent plus mal ? La jeune fille doit-elle garder encore cet apannage d'innocence d'ailleurs si rare au sens absolu du mot, et qui est essentiellement dangereux, la jeune fille ignorante ne voyant que des roses en l'amour et y succombant ? Ne convient-il pas de lui montrer que la chasteté est une salutaire vertu dont elle doit connaître la nature ? Pourquoi l'homme doit-il tout savoir, et la femme tout ignorer ? Pour nous, cette inégalité est absurde. Tout est amour dans la nature, et l'enfant le doit apprendre pour savoir aimer son prochain sans arrière-pensée et sans luxure.

A la campagne, les enfants ne l'apprennent-ils pas par la vue des animaux ? et ils ne sont ni plus ni moins vicieux que ceux des villes. Il faut savoir canaliser, diriger, éduquer toutes les aspirations humaines, tout est là !

Il faut savoir aborder, dès le berceau presque, ces graves problèmes, sans hypocrisie et sans honte. Au cours des sorties dans la rue, des classes mêmes et des vacances scolaires, combien d'objets ou d'êtres : deux mouches au vol gracieux se tenant trop intimement ; au sein de la fleur éclatante, au centre de la corolle embaumée, la gracieuse étamine de la plante penchant ses anthères au jaune pollen vers le stigmate du pistil, des insectes ou de multicolores lépidoptères accouplés reposant sur les roses vermeilles ou voletant en l'air odorant des champs fertiles... révéleront le précieux mystère de la fécondation... Pourquoi la taire ? pourquoi n'en pas faire apprécier la sainteté et la grandeur ? Croit-on que maints parents, sous prétexte que les enfants ne peuvent ni ne doivent comprendre, se gênent et cherchent leurs mots, autrement... instructifs (!) que ceux employés par un maître intelligent et affectueux ! N'est-ce pas d'ailleurs tous les obstacles dont la société entoure l'Amour qui en fait le plus souvent une maladie cérébrale et souvent dérégulée ? Et l'âge de la puberté dont le grand air activera encore, pendant les vacances, les progrès physiques, doit recevoir plus de sollicitude, plus d'attention que la prime enfance...

GRÉTRY, l'exquis musicien, contemporain de J.-J. ROUSSEAU et de VOLTAIRE, écrivait déjà :

«... L'amour, si terrible à ceux qui s'y laissent prendre, est plus dépendant du moral que du physique. Quoi ? Parmi les animaux, il a son temps préfixe, et chez l'homme il embrasse sa vie entière, erreur des sens, que la défense sollicite et que la coquetterie éternelle des femmes fomentent à tous instants. Après un siècle, une colonie où l'amour serait libre de part et d'autre, feroit voir plus de régularité dans cette passion, véritable par le fond, et souvent mensongère par imagination ; il est présumable que, dans cette colonie, la liberté des sexes amèneroit la tempérance en amour, puisque chez nous la décence morale conduit à la fureur de cette même passion ; et, je le répète, cette passion n'est indomptable que par l'obstacle des lois prohibitives, et pourtant nécessaires. Chez nous, depuis quelques milliers de siècles, l'amour est enchaîné ; c'est là d'où lui vient sa force centripète qui augmente d'une génération à l'autre. Chez l'animal, l'amour est libre, il est resté le même. Vu le mouvement de Paris, il y est plus dissipé que dans la solitude, aussi s'y tue-t-on rarement par amour. »

Il est resté de bon ton de rougir des choses les plus simples. M^{me} DE MAINTENON, dont la piété est connue et dont l'autorité en matière d'éducation est indiscutable, abonde dans notre sens, et nous n'en sommes pas fâché, vu nos idées précédentes qui ont pu paraître subversives !

Elle s'élève très vivement contre cette sotte habitude dans une lettre adressée à M^{me} DE FONTAINES, maîtresse générale des classes de Saint-Cyr, qu'elle avait fondées : « On m'a dit, écrit-elle, qu'une des petites fut scandalisée au parloir de ce que son père avait parlé de sa culotte : c'est un mot en usage ; quelles finesses y entendent-elles ? Est-ce l'arrangement des lettres qui font un mot immodeste ? Auront-elles de la peine à entendre les mots de curé, de cupidité, de curieux, etc. ? Cela est pitoyable. D'autres ne disent qu'à l'oreille qu'une femme est grosse : veulent-elles être plus modestes que Notre-Seigneur, qui parle de grossesse, d'enfantement, etc. ? Une petite demoiselle s'arrêta avec moi quand je voulus lui faire dire combien il y a de sacrements, ne voulant pas nommer le mariage ; elle se mit à rire et me dit qu'on ne le nommait point dans le couvent dont elle sortait.

« Quoi ! un sacrement institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de sa présence, dont ses apôtres détaillent les obligations et qu'il faut apprendre à vos filles, ne pourra pas être nommé ! Voilà ce qui tourne en ridicule l'éducation des couvents ! Il y a bien plus d'immodestie à toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui est innocent, et dont tous les livres de piété sont remplis. Quand elles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les accoutumer à en parler très sérieusement et même tristement, car je

crois que c'est l'état où l'on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs. Il faut leur apprendre, quand l'occasion s'en présente, la différence des paroles immodestes et qu'il ne faut jamais prononcer, et des paroles grossières ; les unes sont des péchés, les autres sont contre la politesse. »

On peut encore répéter avec JEAN-JACQUES ROUSSEAU :

« Le bonheur d'une honnête fille est de faire celui d'un honnête homme : il faut donc penser à vous marier ; il y faut penser de bonne heure, car du mariage dépend le sort de la vie, et l'on n'a jamais trop le temps d'y penser. » J'ajouterai avec le même auteur : « C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien ; leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs premiers guides ; car comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, et qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend point de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant de s'unir.

« C'est le droit de la nature, que rien ne peut abroger ; ceux qui l'ont gênée par tant de lois civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bonheur du mariage et aux mœurs des citoyens. »

*
**

La *colère* qui congestionne ou pâlit l'enfant, qui le rend tremblant et émotif, qui lui fait perdre ses moyens, n'est-elle pas aussi, comme la gourmandise, un péché capital, se punissant lui-même ? N'est-ce pas aussi la maladie des faibles et des nerveux qu'il faut fortifier et tonifier, ou des bilieux dont le foie est à surveiller, ou les futurs apoplectiques à cou court dont la pléthore est à observer... ?

Il faut cependant ici, selon nous, un peu plus qu'en présence d'aliments désordonnement ou gloutonnement ingérés, que le raisonnement intervienne ; il faut faire remarquer à l'enfant dans quel état il se trouve, comme il amuse le camarade, alors que s'il ne s'agaçait pas, réfléchissait, il aurait pu répondre tel argument topique à ce qu'on lui disait ou faire telle chose qui eût ennuyé le camarade, tout en étant utile à lui-même, comme d'apprendre d'avance une question déterminée... Que de bons enseignements de vengeance, mais d'une vengeance digne, source d'une bonne émulation, on peut suggérer à l'enfant ! La vengeance, le contraire de la résignation, de l'inertie, doit parfois être apprise, c'est la revanche de la défaite ; ce n'est pas la haine, mais la source de l'énergie, de l'effort. Voir au cours d'une excursion, par exemple, tout ce qu'il est possible d'y voir, d'y discerner, s'en meubler l'esprit, et s'il s'agit d'une défaite intellectuelle qui a fait naître la colère, s'en venger en sachant, en ayant appris, en embarrassant le vexant camarade par sa science fraîchement acquise, que sais-je ? D'autre part, comme tout se

tient, on démontrera au tourmenteur, s'il est le plus fort, qu'il y a de la lâcheté à tourmenter un plus faible, et si celui-ci tient tête à l'autre, on montrera de quel côté est le courage, ce que sont les différentes sortes de courage, matériel ou civique... Il nous semble y avoir mille moyens d'intervenir, et s'il s'agit d'une injustice commise par un plus fort, et l'impuissance matérielle du plus faible à se faire rendre justice, le maître doit tâcher de la voir, sans encourager l'enfant à la délation, ce vice des faibles et des sornois ; au besoin il habituera les enfants à des tribunaux arbitraux tenus par eux-mêmes, les accoutumera ainsi à la justice, à l'équité, à la réparation, à la loyauté ; et enfin seulement en dernier ressort, très rarement croyons-nous, pour des natures exceptionnellement mauvaises, le maître réprimera lui-même les méfaits. Cette répression se fera plutôt d'ailleurs doucement, méthodiquement, par le raisonnement sur la bravoure et la lâcheté, enfin surtout par ces principes d'utilisation des défauts de l'enfant pour leur changement en qualités, osons-nous dire, en utilisant enfin toutes ses aspirations.

Ce ne sont pas là simplement des vues de l'esprit, puisque depuis 1895, il existe aux Etats-Unis, à Freeville, fondée par un citoyen appelé Georges, une République d'enfants qui semble donner les meilleurs résultats moralisateurs, et où il est démontré que les punitions infligées par les pairs sont supportées avec moins de colère que données par des supérieurs.

N'est-il pas aussi de saines colères, de légitimes indignations ; la répulsion devant le mal proposé, HIPPOCRATE repoussant les présents d'ARTAXERCÈS, la conscience révoltée devant qui veut l'acheter et la faire agir contre l'équité et le droit... C'est là de la colère froide et digne, mais c'est de la colère. Que d'exemples de saines colères dans le domaine de l'histoire, on pourrait montrer à l'enfant pour l'en instruire ! Que de prétextes ainsi à donner pour se contenir, pour rester calme et ainsi dominer les événements et les hommes ! Celui qui s'abandonne trop à ses sentiments bons ou mauvais, et surtout à la colère qui aveugle, est la facile proie et la victime des moindres circonstances.

Il est aussi, en de mauvaises natures, des colères concentrées que rien ne justifie : c'est la *cruauté*, vice complexe, néfaste, terrible, germe de folie et qui mérite une étude spéciale que nous avons déjà faite (1).

*
* *

L'*avarice*, exagération d'une vertu, l'économie, n'existe guère chez les enfants qui ne possèdent point, mais elle aussi se peut réglementer et diriger. L'avare ne profite pas ni ne fait profiter autrui de ce qu'il a ; il ne prête ni argent, ni objet ; il a peur de

(1) *Annales de Médecine et Chirurgie infantiles*, 15 mars 1902.

ne pas les revoir. C'est l'avare fourmi repoussant la chanteuse et imprévoyante cigale de la fable de LA FONTAINE.

L'enfant n'est pas avare, il ressemble à la cigale ; il est prodigue, il prête, donne, se dépouille ou dépense à tort et à travers. Ce vice à rebours est plus néfaste encore que l'autre. L'avare plonge sa famille dans la misère et fait désirer sa mort, car il possède et son décès enrichira les siens. Mais que penser du prodigue qui se place, lui et son entourage, en une dépendance continuelle la plus humble, la plus terrible, celle du besoin quotidien ? Les fruits du travail se perdent et se dispersent. On est à la merci d'un malaise, d'une maladie, d'un chômage. Il faut emprunter, essuyer les affronts et les refus. Toutes les qualités ne sont rien auprès de la prodigalité qui les détruit, en annihilant les effets. Probité, éducation, bonnes mœurs, qui ornent l'esprit et le cœur, ne sont rien, et le monde les accueille avec froideur, avec méfiance, si la misère marche de front avec elles.

L'ouvrier gourmand, alcoolique surtout, est un prodigue. Ni lui, ni ses enfants ne peuvent s'habiller convenablement ; ils sont misérables, et malheureusement cet exemple n'étant pas rare, quoi de plus facile à l'éducateur de montrer à l'enfant la double leçon de la tempérance et de l'épargne ?

« En matière de dépenses, disait M. TIMERS, il faut rester dans les étroites limites du nécessaire : argent dépensé, argent perdu. » Benjamin FRANKLIN avait déjà donné cette maxime : « Ne dépense que pour le bien d'autrui et pour le tien, c'est-à-dire ne dépense rien mal à propos. » Que d'exemples on peut donner à l'enfant du bien que parfois il pourrait faire discrètement avec quelques sous, un sou même, économisés à propos ! Mieux vaut lui apprendre l'avarice, le « bas de laine » de l'économie, la précieuse épargne, que la folle prodigalité qui dépouille les siens. Toute dépense faite pour paraître, la grenouille qui veut en grosseur égaler le bœuf, rentre dans le domaine des inutiles largesses ; en ces temps de luxe à outrance, la connaissance de la misère dorée en habit noir, si horrible, si impuissante, peut donner de merveilleuses leçons de demi-avarice !

L'ordre, la propreté, qui économisent les choses et les font durer tout en leur donnant l'aspect de la richesse, rentrent dans le même cadre. Tout cela est du travail producteur, de l'épargne. D'un objet cassé, souvent on dit pour se consoler : « Bah ! cela fait marcher le commerce. » Il faut montrer l'erreur de ce préjugé, ce que l'on pourrait acheter de plus utile si l'objet avait duré, ce qui manquait à la maison, qui était nécessaire et dont il se faut priver à cause de ce bris... Il faut donc bien placer tout ce que l'on touche, tout ce dont on a besoin, pour le retrouver d'abord et ne pas perdre de temps, première économie ; puis ne pas faire courir de risques de détérioration ou de destruction : prodigalités inutiles à tout le monde.

La force triomphante de l'épargne qui permet d'obliger autrui

dans le malheur, donne le repos de l'esprit, qui met la vieillesse à l'abri du besoin, qui crée le puissant capital, doit être enseignée à tous moments, car c'est, hélas ! une vertu française qui s'en va ? Il ne faut pas vauter l'amour immodéré de l'argent, l'avarice ou la cupidité, mais en montrer la valeur, la possibilité, par le travail et l'épargne de le conquérir suffisamment et d'assurer ainsi la tranquillité de soi et des siens.

C'est encore apprendre la patience sous forme de labeur et d'ordre. « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. » « Petit à petit l'oiseau fait son nid. » L'économie lente, patiente, peut rendre l'honneur. Sachant ce qu'elle vaut, on aura le respect du bien d'autrui, on sera honnête, honnête même pour les siens dont on paiera les dettes pour sauver l'honneur. HONORÉ DE BALZAC nous fait assister aux efforts opiniâtres de CÉSAR BIROTTEAU et de sa famille, après la faillite de leur petit commerce, pour désintéresser leurs créanciers :

« César, sa femme et sa fille se comprirent.

« Le pauvre employé voulut atteindre à un résultat sinon impossible, du moins gigantesque : au paiement intégral de sa dette. Ces trois êtres, unis par le lien d'une probité féroce, devinrent avares et se refusèrent tout : un liard leur paraissait sacré. Par calcul, Césarine eut pour son commerce un dévouement de jeune fille. Elle passait les nuits, s'ingéniait pour accroître la prospérité de la maison, trouvait des dessins d'étoffe et déployait un génie commercial inné. Les maîtres étaient obligés de modérer son ardeur au travail ; ils récompensaient par des gratifications ; mais elle refusait les parures et les bijoux que lui proposaient ses patrons. De l'argent ! était son cri. »

Quelle belle avarice est celle-là ? C'est le désir de la possession pour racheter l'honneur. Cette avarice a donc trois dérivés : le désir de la réparation familiale, l'amour des parents et le désir de la possession. On aime ce que l'on possède, c'est l'instinct de la propriété, et il s'applique aux choses et aux gens : on aime ses parents, ses enfants, parce qu'on les sent à soi, parce qu'ils représentent un capital à venir ou un capital dépensé, parce qu'ils incarnent l'affection ou les sacrifices faits ; enfin on les possède ou l'on croit les posséder.

*
* *

L'orgueil, sentiment assez voisin de l'envie, et consistant aussi en une exagération du moi, se combattra de même, mais, sentiment meilleur, se pourra mieux canaliser. Dans la famille, plus qu'en classe, à propos de tout, à propos de rien, on entendra des « je », « moi », dils de façon autoritaire, et rien n'est plus facile que de diminuer cet orgueil. Bien que la vie se charge d'amoindrir ce sentiment et de le fustiger, quelle que soit la situation élevée des parents — bien que, dans ce cas particulier, le mal soit plus

grand, il faut non pas éliminer ce péché capital, le meilleur, mais le réduire à de justes proportions. On peut même l'utiliser si l'enfant est paresseux pour le stimuler, lui faire sentir son infériorité avec le voisin, mais qu'il peut égaler en travaillant.

Par exemple, ce qu'il faut extirper comme de très mauvaises herbes, ce sont la *vanité*, l'orgueil sans motif, et la *fatuité*, l'orgueil de la personne, l'amour du futur bellâtre, de la femme coquette pour ses propres charmes physiques, qui, pour les embellir encore (?), s'adresseront à de coûteux artifices, sources de prodigalités et de ruines. Là, le ridicule impitoyable, la raillerie répétée doivent exercer leur action.

On pourrait aussi retrouver nos arguments contre l'envie, et de montrer au « moi » qui se croit vainqueur, plus beau, plus brillant, que telle partie de son organisme n'est pas esthétique, qu'en tel domaine il serait plus faible, que souvent même en celui qu'il invoque, il a telle ou telle lacune. D'autre part, ce nous paraît le péché (?) le plus utilisable, car il entraîne forcément l'estime exagérée, soit, mais comprenant le respect de soi-même et la dignité; de là, à faire comprendre que les autres ont aussi leur dignité, le droit au respect, il n'y a qu'un pas. La vénération de la vieillesse qui représente la tâche bien remplie, la vie à son dénouement, l'effort du passé, en découle également; aussi le mépris des bassesses, des vilénies; aussi l'attraction vers le bien, les choses élevées...

Quant à l'orgueil bien canalisé, qui s'estime sans mépriser ni froisser le voisin, qui s'agite en la conscience sans se trahir au dehors par l'amour immodéré de soi ou des grandeurs — signe de folie — c'est l'amour-propre, le sentiment de la dignité, le désir de faire mieux pour rester le premier ou à la tête d'un mouvement déterminé, et la source d'efforts sans nombre. Heureux l'enfant qui en est doué, encouragez-le, montrez-lui la puissance de ses efforts et sa valeur. Par ces temps de lutte à outrance, un peu de confiance en soi pour qui la mérite n'est pas pour nuire au succès, puisque l'intrigant n'use que de cela et arrive. L'émulation, la concurrence entre enfants peut faire des miracles. En voici une preuve, parmi combien d'autres identiques à choisir!

Deux jeunes garçons étaient amis. A dix-huit mois près, ils avaient le même âge. L'aîné, dont les parents avaient perdu leur fortune, avait dû quitter l'école primaire à douze ans — c'était avant la loi sur l'instruction obligatoire de 1882. Il était employé, d'abord chez un avoué, puis en un bureau d'enregistrement; très sérieux, à quatorze ans, avait la caisse (il passait un million par an) et discutait avec les notaires de l'endroit les lois fiscales; son patron se reposait absolument sur lui de toute la besogne. Mais il n'avait pas son modeste certificat d'études, pour l'excellente raison que cet examen infantile n'existait pas dans la région quand il avait quitté l'école primaire dont il avait, du reste, tous les prix. Cependant il avait continué de s'instruire, se privant souvent de

manger pour acheter des livres, les maculant pour pouvoir dire chez lui qu'on les lui avait donnés, afin de ne pas paraître ou les avoir volés ou les avoir achetés de ses privations, déployant ainsi des ruses d'Apache pour entrer des ouvrages et étudier, puis comparer la nature à ses lectures, regardant plantes, animaux... Le plus jeune des deux enfants passa ce fameux examen primaire dans le canton et fut reçu le second. L'autre, non envieux, se jura de passer le premier à l'arrondissement. Il avait alors atteint seize ans, et l'autre plus jeune le narguait de sa supériorité. Il se mit à travailler seul, allant à pied à son bureau distant du chef-lieu de dix kilomètres, ce qui en faisait vingt, aller et retour, trajet qu'il faisait depuis plusieurs années, quelles que fussent les saisons et les intempéries. Il faisait son chemin matériel avant de faire l'autre, de croître physiquement, ce que privations et fatigues exagérées retardaient. Le soir et le matin, il travaillait, se couchait à minuit, se levait à quatre heures du matin, se maintenant éveillé en mâchant du piment, en inaugurant des tableaux synoptiques de ses études. L'un de ses futurs juges, consulté, avait trouvé absurde, quand on avait une situation, de se présenter à cet inutile examen. Voilà qui était encourageant pour le candidat qui fut toujours un timide, surtout en matière d'examen. Mais il était tenace, et puis... il sentait l'autre qui avait ledit examen, et il le voulait, il tenait à montrer qu'il avait bien aussi quelque mérite, quoique non consacré. Enfin le grand jour arriva au chef-lieu d'arrondissement ; des jeunes filles sans vergogne se passaient leurs copies... Pensez ce que devait souffrir notre héros, qui, comme M. de Voltaire, pensait que tout le monde était plus fort que lui. Enfin le soir il respira, il était reçu le premier. L'autre fut bien penaud. Mais ce n'est pas la fin de l'histoire. La ville natale s'émut du sort futur du brillant candidat qui pouvait lui faire honneur. On lui accordait une bourse entière s'il arrivait le premier au concours. Il fut encore le premier, et son retard physique le sauva, on oublia son âge avancé pour commencer des études.

Deux ans après, il était — ce qu'on n'avait pas encore vu là — bachelier. Puis, il allait de titres en titres, à pas de géant ; aujourd'hui, c'est un savant honoré, estimé et riche. Au cours de sa vie, il eut d'autres ironies aussi imméritées qui le stimulèrent et l'aidèrent à arriver. Jamais l'envie ne souilla son âme, il s'efforça par ses efforts d'atteindre ce qui lui paraissait utile et désirable — amoureux de la ligne droite, il n'en dévia point — et il arriva le plus souvent à son but. — Qu'est devenu l'autre ? Il ne lui a jamais pardonné, — ah ! l'aveuglante envie ! — il est instituteur dans un petit village, et quand le premier acquérait ses grades, il disait sans vergogne au pays : « Vous voyez que j'en sais plus que lui, moi, je ne passe plus d'examens, alors que lui est toujours obligé d'en passer ! » Voilà comment on écrit l'histoire ! La limite de ces dires orgueilleux arriva évidemment,

et l'instituteur a dû garder, déjà depuis de longues années, « de CONRART, le silence prudent » !

L'orgueil bien compris ne se borne pas à l'individu, mais à ce qu'il possède : biens, parents, amis, patrie. On peut être fier de tout, de ses biens conquis par l'épargne, de ses parents pour les vertus qu'ils ont ou qu'ils vous ont inculquées. Respecter ceux-ci, les faire respecter, c'est s'honorer soi-même, c'est une bonne forme de l'orgueil, auquel l'affection peut mêler ses plus pures affinités. On peut être fier, on doit l'être, du triomphe de ses amis, de la grandeur de sa patrie ; cette forme de la possession est superbe. N'a-t-on pas du mal, sinon à conquérir ses amis — où la sympathie instinctive, irraisonnée est seule en cause, — mais à les conserver, à les maintenir attachés. La forme d'orgueil qui se concilie avec l'attachement durable implique des sacrifices d'amour-propre faits à celui des autres, c'est de l'orgueil négatif, c'est du dévouement, du sacrifice, qui consiste parfois à s'abaisser, à reconnaître ses torts, à s'en excuser, et qui est plus pénible que l'abnégation ordinaire, voire le don de sa fortune. Sacrifier son caractère, s'humilier, est souvent plus pénible que donner son argent.

L'humilité peut même être une forme de l'orgueil. Que de gens au pouvoir se sont fait courtilisans pour s'y maintenir, non par l'orgueil vulgaire d'y rester, mais par la légitime conscience qu'ils avaient de leur utilité, des services qu'ils pouvaient rendre ! *L'ambition* est, selon PRÉVOST-PARADOL en son *Essai sur les moralistes français* — le légitime désir de la gloire et du commandement, qui ne s'accommode pas des apparences, mais de la réalité, même si les intéressés seuls connaissent cette réalité. Être orgueilleux de sa patrie, c'est être patriote, c'est vouloir son pays grand, prospère, c'est faire tous ses efforts pour contribuer à le magnifier... Il faut alors disparaître devant lui, être fier, non de la fonction qu'on y occupe, mais des services qu'on lui rend. En France surtout, nous disons, sans savoir comment elle y est arrivée, intrigue ou travail, d'un air admiratif, de telle personne, qu'elle occupe telle situation, et non qu'elle a fait telle grande chose ! On respecte l'échelle hiérarchique si discutable, et l'on oublie la valeur personnelle par inertie ou routine, car il faudrait apprendre, connaître ce dont on parle. Tout ne devrait s'obtenir que par le travail, le travail réconfortant et salubre, celui qui assure la santé du corps et de l'esprit, qui crée l'épargne ou la multiplie. C'est le travail seul qui donne le légitime orgueil et le bonheur intime. A trop d'orgueil, comme il est facile d'opposer le néant de la gloire ! Comme l'histoire démontre combien peu il subsiste en la mémoire des hommes, de ceux qui furent les plus grands ! L'orgueil est la meilleure et la pire des choses, comme la langue d'Esopé ; il faut en faire la meilleure.

Un orgueil inutile et stérile, celui qui consiste à cacher ses sentiments et ses efforts, de peur de les voir méconnus, est celui

de la *timidité*, combien néfaste, et qui mérite un chapitre particulier.

Les qualités naturelles ne sont que de peu d'importance si on ne les met pas en valeur par le bienfaisant travail, qui console, apaise, moralise. La conscience de son utilité suffit, et point n'est besoin d'hommage public ou de récompense pour qui veut accomplir son devoir d'homme, tout son devoir. Le vrai et seul orgueil est celui qui repose sur la satisfaction de l'effort accompli, sur soi, les gens ou les choses.

*
**

D'autres *tendances instinctives* sont des phénomènes d'apparence plus profondes, organiques même, et cependant soumises à l'éducation, bien que plutôt vagues d'apparences.

On pourrait aussi les classer en nos pages précédentes, celui de la conservation est la possession de la vie, l'avarice de son existence ou l'orgueil d'être... L'enfant tombe, se fait mal, n'écarte pas les obstacles ou les dangers, comme il le fera plus tard... Tout, du reste, doit devenir instinctif, sembler inné et fatal en nous, de façon à nous forcer, à nous contraindre même à agir moralement sans réflexion et sans effort. L'intelligence et la volonté ne doivent apparaître que dans les grandes circonstances. Mais notre conduite habituelle doit être devenue la seconde et inéluctable nature de notre être, mais humaine et morale.

« Aimez-vous les uns les autres » est en somme le résumé de la morale. Ainsi ne faisons à autrui que ce que l'on désire qui nous soit fait. Cet amour du prochain doit devenir instinctif au premier chef.

Les récréations, les repos où la vie n'est que peu ou pas soumise à la règle, peuvent évidemment aider au développement de certains défauts chez l'enfant, mais nous croyons que s'ils se peuvent évidemment là se mieux manifester, ils peuvent être ainsi vus immédiatement, canalisés et éduqués. Les instincts, les passions sont comme un torrent qui, endigué, capté, dompté, devient un élément de vie et de bien-être pour la contrée qu'il dévastait auparavant en lui donnant désormais de la force motrice, de l'électricité ; ces instincts et ces passions, bien dirigés, donnent à l'être son énergie, sa vitalité, son ardeur pour le bien, le bon, l'utile !

Nous ne demandons donc pas leur suppression, leur extirpation de l'âme de l'enfant, car admettant, avec « la sagesse des nations », qu'on a les défauts de ses qualités, on n'a qu'à diriger le tout, ce qui exige beaucoup de tact, de patience, de persuasion, de douceur, de dévouement.

Nous avons aussi maints instincts naturellement excellents, comme ceux de la conservation de la vie, de l'orientation, une

certaine intuition, le sens critique ou observateur... Tout ce domaine atavique est à cultiver, à accroître ; il ne faut pas faire de pression, exercer une tutelle trop active sur l'enfant, sinon on le rendra inapte à la liberté, on le transformera comme l'animal domestique incapable de vivre en liberté, alors que ses ancêtres y vivaient à merveille, trouvaient nourriture, gîte...

L'entourage récoltera d'ailleurs les premiers fruits de cet enseignement où même l'anecdote expliquée, commentée, a sa valeur, où tout concourt à un même but, pas assez poursuivi d'ordinaire : *l'instruction éducatrice*. Ainsi, en êtres éminemment perfectibles que nous sommes, surtout pris en la plasticité infantile, aux cellules cérébrales molles, souples et avides de savoir, de connaître, on arrivera à faire des hommes, sinon parfaits, du moins très sociables et acceptables dans leur âge utile et producteur.

DEUXIÈME TIRAGE

SÉMÉIOLOGIE ET DIAGNOSTIC
DES
MALADIES DE L'ENFANCE

PAR

A.-NIL FILATOW

*Professeur de pédiatrie à l'Université de Moscou
Directeur et Médecin en chef de l'hôpital d'Enfants de Chloudow*

TRADUIT SUR LA 4^e ÉDITION RUSSE SOUS LA DIRECTION DU

Dr E. PÉRIER

RÉDACTEUR EN CHEF DES « *Annales de Médecine et Chirurgie infantiles* »

LES ANNALES
DE
MÉDECINE ET CHIRURGIE INFANTILES

Paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

PARIS et DÉPARTEMENTS. 10 francs
ÉTRANGER. 12 francs

Les *Annales de Médecine et Chirurgie infantiles* forment, en une année, un fort gros volume de 1.000 pages environ.

Rédigées pour les praticiens, elles contiennent des articles et leçons cliniques, des travaux originaux sur les questions plus particulièrement d'actualité. Sous la rubrique : **Pratique journalière**, on trouvera tous les faits et traitements nouveaux qui paraissent dans le monde entier et qui peuvent être utiles aux praticiens appelés à faire de la médecine ou de la chirurgie infantiles.

Tous les abonnés peuvent profiter de la prime : *Séméiologie et diagnostic des maladies de l'Enfance de Filatow*, 2^e tirage, au prix de 6 fr., au lieu de 14.